



# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE: R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

### ABONNEMENT

UN AN \$2.00  
SIX MOIS 1.00  
Strictement payable d'avance.

### REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.  
TEL. BELL. MAIN 999

### A L'ETRANGER:

Un an - - - Quinze francs  
Six mois - - - 7 frs  
Strictement payable d'avance.



## BONSOIR!

### . . . S O M M A I R E . . .

Le Village Mort, (poésie)..... Jules Mario Lanos  
 L'âme Hibernienne,..... Françoise.  
 Le piano de la morte,..... Danielle Aubry.  
 Roman d'amour.....  
 Un danger,..... Françoise.  
 Mme de Vaudreuil,..... Françoise.  
 La légende de la Sainte-Chapelle,.....

Propos d'Etiquette,..... Lady Etiquette.  
 Variétés, etc.....  
 Pages des Enfants,..... Tante Ninette.  
 Le Fauteuil de la Vierge,..... C. D.  
 Petite Poste en Famille,  
 Jeux d'Esprit, Variétés, etc.....  
 Au But (feuilleton)..... Marie Thiéry.  
 Conseils utiles, Recettes faciles, Etc.....



## Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse :- :- :-

**N. BEAUDRY & FICS**

Bijoutiers Opticiens

290 Blvd St-Laurent. Montréal

Essayez le polisseur **CANDO** pour argenterie.

Demandez un échantillon.

TÉL. BELL MAIN 210

## Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

## LES CAPSULES CRESOBENE

Si tout le monde connaissait bien la valeur thérapeutique des Capsules Cresobène, leur extraordinaire puissance préventive et curative et les services qu'elles peuvent rendre, par les temps humides et froids, à tous ceux qui ont les bronches sensibles et délicates, on n'hésiterait pas à en avoir toujours un flacon dans sa poche. Quelques-unes de ces capsules suffisent à arrêter les rhumes, les bronchites et toutes les affections des voies respiratoires.

### LES CAPSULES CRESOBENE

constituent un remède de premier ordre, un médicament très actif dont les vertus curatives, constatées dans tous les cas de rhumes, bronchites, catarrhe, asthme, irritation de poitrine, etc., réussissent à guérir les toux les plus opiniâtres et se montrent efficaces là où tous les autres remèdes ont échoué.

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c le flacon. Envoyées aussi par la poste, sur réception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général, 1688 rue Sainte-Catherine, Montréal.



### Le Gin est Bon pour les Femmes

Si, il est pur et bien vieux, le Gin est un excellent tonique possédant des propriétés éminemment efficaces à la constitution de la femme. Il stimule le système nerveux, facilite et régularise le travail de la nature

## LE GIN CANADIEN MELCHERS

### CROIX ROUGE

Est le seul Gin recommandé par les médecins comme étant une boisson médicamenteuse, parce que c'est le seul Gin qui soit d'une pureté absolue et qui avant d'être vendu a vieilli pendant des années dans des entrepôts contrôlés par le Gouvernement. Le Gin Canadien Croix Rouge, ne brûle pas l'estomac et n'a pas cet après goût désagréable des gins importés, au contraire il est doux à boire et agréable au goût. L'âge, la pureté et la qualité sont garantis sur chaque flacon.

**BOIVIN, WILSON & CIE.**  
Seuls concessionnaires. Montréal

## GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

**PARIS KID GLOVE STORE**  
441 STE-CATHERINE OUEST  
PHONE UP 1068

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE: R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

**ABONNEMENT**  
UN AN \$2.00  
SIX MOIS 1.00  
Strictement payable d'avance.

**REDACTION et ADMINISTRATION**  
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.  
TEL. BELL MAIN 999

**A L'ETRANGER:**  
Un an - - - Quinze francs  
Six mois - - - 7 frs  
Strictement payable d'avance.

## Le Village Mort.

(Cette poésie a été inspirée par une visite à un village acadien, de la Nouvelle-Ecosse, il y a quelques années.)

*Vu de très loin, il semble un goeland  
Posé parmi les roseaux de la crique,  
Qu'assoupirait le clapotis dolent  
Et musical de la vague féérique.*

*Mais, de plus près, parmi les sombres ifs  
Et les toits blancs, on dirait quelque allée  
De nécropole aux tombeaux successifs  
Dont l'église est, au fond, le mausolée.*

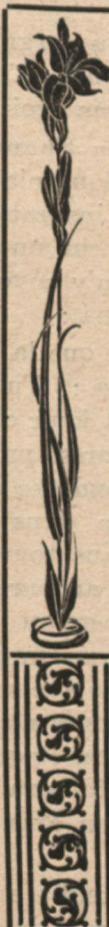
*On atterrit sur un quai délabré  
Où sans terreur la volaille béquète,  
Et d'où, courtois, un marin désœuvré  
Jette l'amarre en levant sa casquette.*

*Grave, bronzé par l'air salin qui mord,  
D'une maigreur à laisser voir ses côtes:  
C'est le portrait antique de la Mort  
Ouvrant les bras en silence à ses hôtes,*

*Et moi, je suis le pâle nautonnier  
Qui, dans mon bac, porte au quai solitaire  
La douleur et l'espoir du prisonnier  
Devant qui s'ouvre une nouvelle terre.*

*Oh! quelle paix aux bords silencieux  
De l'océan seul hanté des mouettes!  
Quel doux repos de la terre et des cieus,  
Propre à l'aveu des souffrance muettes!*

*Les enfants même, en leur jeux à l'entour  
Des croix de bois aux vagues noms d'ancêtres,  
Baissent la voix en songeant que leur tour  
Vient de dormir à l'ombre des grands hêtres.*



*Le vieux clocher d'où s'envolent des glas  
Sitôt mêlés aux carillons timides;  
Les matelots silencieux et las  
Cherchant des trous à leurs filets humides.*

*Les laboureurs dans leurs maigres guérets,  
Ne sifflant pas pour animer leurs bêtes;  
Les bûcherons sans voix dans les forêts;  
Les jours sans chants et les longs soirs sans fêtes.*

*Le vallon qui désapprît les échos  
Des ris d'amants cachés sous la feuillée;  
Et, sur leurs seuils, les femmes aux tricots  
Se parlant bas, l'oeil à la quenouillée;*

*Tel m'apparut ce bourg abandonné  
Dans son repos, sa mort et son silence.  
D'aucuns diront: Village infortuné!  
Moi, je bénis ta douce somnolence.*

*J'y veux rester; Je me plais aux discours  
A demi-voix des ioncs et de la brise,  
Au clair babil du ruisseau dont le cours  
S'anéantit, bu par la plage grise.*

*Là, tout me dit l'ineffable douleur  
D'un chacun par les autres ressentie:  
L'oiseau de mer, l'homme, le pin, la fleur  
Unis dans une immense sympathie.*

*Et ce doit être, ô mes frères et sœurs!  
Je vous comprends, je vous plains, je vous aime;  
Nés pour l'abîme après quelques douceurs,  
Notre destin doit être aussi le même.*

JULES MARIO LANOS.

# L'âme Hibernienne.

( Légende irlandaise )

Autrefois, l'Irlande était renommée pour sa science et ses écoles où se formaient des savants.

Sa célébrité s'étendait à tout le monde entier, et les rois de plusieurs contrées étrangères y envoyaient leurs fils afin qu'ils reçussent leur instruction de ces doctes maîtres en arts et en lettres.

Vers cette époque, se distinguait dans une de ces écoles, un jeune enfant d'origine très humble et très pauvre. Il apprit si rapidement et d'une façon si prodigieuse que bientôt, nul ne put lui en remontrer.

Ses père et mère en eurent tant d'orgueil qu'ils se résolurent à de grands sacrifices pour faire un prêtre de leur enfant.

A cette époque, il n'y avait pas de professeurs laïques, les prêtres enseignaient dans les écoles, et comme Shann-Mor devint bientôt le plus savant de tous, on lui confia l'école la plus importante de l'île, et les fils des rois s'honorèrent d'écouter ses leçons.

Hélas! le démon de l'orgueil s'empara de l'âme de ce prêtre; à force de vouloir prouver toutes choses, il en vint à nier l'existence du purgatoire, d'abord, puis celle de l'enfer, et, enfin, — ô blasphème! — l'existence même de Dieu. Il affirma ensuite que les hommes n'avaient pas d'âme, et qu'après la mort, les êtres retournaient au néant.

Ce fut un grand scandale, mais comme il avait avec lui une multitude d'élèves qu'il avait formés, et des fils de rois prêts à appuyer de leur protection et de la force de leurs armes, les téméraires assertions de Shann-Mor, personne n'osa élever la voix pour contredire ses discours impies.

Cependant, ces enseignements faux et mensongers menaçaient d'envahir l'île tout entière et de détruire à ja-

mais le doux catéchisme du fervent Patrice, quand une nuit un ange du Seigneur vint visiter Shann-Mor dans son sommeil, et lui annonça qu'il n'en avait plus que pour vingt-quatre heures à vivre.

Shann-Mor commença à trembler et demanda un peu plus de temps.

—Ayez pitié de mon âme, dit-il.

—Ainsi, tu as une âme? Shann-Mor, riposta l'ange. Depuis quand t'en es-tu aperçu?

—Depuis que vous me parlez, dit Shann-Mor, je la sens qui s'agite au dedans de moi. Ah! si je dois mourir, dites-moi, bel ange, puis-je espérer aller au ciel?

—Non, répliqua l'ange, puisque tu as enseigné qu'il n'y avait pas de ciel.

—Alors, j'irai au purgatoire?

—Tu as aussi nié qu'il y eut un purgatoire; tu iras droit en enfer.

—Mais, rétorqua Shann-Mor, que l'esprit de polémique n'abandonnait pas, même à cet instant décisif, j'ai aussi nié qu'il y eut un enfer, vous ne pouvez donc m'y envoyer.

L'ange s'expliqua :

—Voici le choix que la miséricorde divine te propose : Tu peux vivre cent ans encore et jouir de toutes les jouissances terrestres, puis être précipité dans le fond des enfers; ou tu peux mourir dans les vingt-quatre heures, dans toutes les souffrances, et aller au purgatoire, où tu demeureras jusqu'au jour du jugement dernier, si tu peux trouver autour de toi, une seule personne dont tes discours n'aient point changé la croyance, et qui ait encore la foi... Cette foi sera ta garantie et sauvera ton âme. Que chois-tu ?

Shann-Mor répondit aussitôt :

—Je choisis la mort dans les vingt-quatre heures, afin que mon âme soit sauvée.

Et l'ange disparut.

Au matin, le prêtre rassembla ses disciples, les fils des rois et tous ceux qui assistaient à ses leçons, et leur demanda :

—Dites-moi la vérité: croyez-vous que l'homme ait une âme?

Et tous s'écrièrent :

—Maître, nous le croyions, mais depuis que tu nous as prêché, nous ne le croyons plus.

Alors, Shann-Mor pâlit et, se tordant les bras, dans une épouvantable angoisse, il s'écria :

—Je vous ai enseigné des faussetés, il y a un Dieu, et l'homme, sa créature, a une âme immortelle. Je crois aujourd'hui tout ce que j'ai nié hier.

Mais, ses élèves, les fils des rois, et tous les assistants se mirent à rire.

—Prouve-le, crièrent-ils. Qui a vu Dieu? qui a déjà vu une âme?

Et Shann-Mor s'enfuit, en se bouchant les oreilles pour ne pas écouter les blasphèmes qu'il leur avait mille fois, lui-même, répétés.

...—Jamais, se dit-il, je ne pourrai trouver une âme croyante, et, alors comment pourrai-je être sauvé!

Tout à coup, l'image de sa mère se présenta à son esprit.

—J'irai la trouver, pensa-t-il. Les femmes, jamais, ne renoncent à Dieu.

Hélas! elle avait mis en lui toute sa confiance et depuis longtemps, n'avait reposé sa foi que dans les doctrines de son fils. Sa mère, même, ne croyait plus en rien.

C'est en vain qu'il s'adressa à ceux qu'il rencontrait sur son chemin. De tous, il ne recevait que cette réponse :

—Nous ne croyons que ce que vous nous avez enseigné.

Le désespoir allait s'emparer de l'âme de Shann-Mor, car les heures s'écoulaient et le moment allait venir où sa damnation éternelle allait être consommée.

Assis sur le rebord du chemin, il se désolait hautement, quand un petit enfant vint à passer.

—Que Dieu te bénisse, souhaita l'enfant.

Le prêtre sursauta :

—Qui es-tu, cria-t-il, toi qui crois en Dieu?

—Je viens de très loin apprendre sa parole. Voulez-vous me diriger vers la meilleure école?

—Il n'y a qu'une école, c'est celle où Shann-Mor est professeur.

—Je ne veux pas de cette école, reparti l'enfant, où l'on enseigne qu'il n'y a pas d'âme parce que personne n'en a vu. J'irai, cependant, demander à Shann-Mor s'il croit qu'il a la vie et de me la montrer.

—Il ne pourra le faire, fit le prêtre. La vie ne peut être montrée, nous l'avons en nous, mais elle est invisible.

—Eh bien, si nous avons la vie en nous, bien que nous ne puissions la voir, nous pouvons aussi avoir une âme, bien qu'elle reste invisible.

Quand Shann-Mor entendit ces paroles, il tomba à genoux, et remercia Dieu en pleurant. Il avait enfin rencontré quelqu'un qui eut la foi.

Il raconta ensuite à l'enfant l'apparition de l'ange et la certitude qu'il allait maintenant mourir dans les vingt-quatre heures, dans de cruelles souffrances.

—Prenez ce couteau, dit-il, à l'enfant, et frappez moi jusqu'à ce que la pâleur de la mort se répande sur ma figure. Puis, vous verrez que quelque chose qui a la vie s'échappera de ma bouche, et vous saurez alors que mon âme prend son envolée vers Dieu. Quand vous en serez sûr, allez à mon école, appelez tous mes disciples et dites-leur de venir voir l'âme de leur maître, car tout ce qu'il leur a enseigné n'était que mensonge, qu'il y a un Dieu qui punit le mal et que l'homme possède une âme immortelle destinée à un bonheur ou à un malheur éternel.

—Je vais prier, dit l'enfant, pour que Dieu me donne la force d'accomplir la tâche cruelle que vous m'assignez.

Et il pria. Puis, se levant, il prit, des mains du prêtre l'arme tranchante et le frappa jusqu'à ce que sa chair fut en lambeaux... Après de longues et terribles souffrances, la paix et la majesté de la mort descendirent sur le front de Shann-Mor, et, l'enfant, vit s'échapper de sa bouche un insecte aux quatre ailes blan-

ches, d'une rare beauté, inconnu jusqu'à ce jour par toute la verte Erin.

L'enfant courut et rassembla, autour du maître, tous ses disciples ; ceux-ci contemplèrent dans la crainte et le respect, cette fleur vivante, qui, s'élevant, peu à peu de la terre, se perdit dans l'immensité du ciel bleu.

Voici l'origine du premier papillon qui ait paru sur la terre aux trèfles verts.

Et, maintenant, tous les fils de Gaël savent que les papillons sont les âmes des morts, qui attendent le moment d'entrer au Purgatoire, pour souffrir et expier avant d'entrer dans la paix et le bonheur éternels.

Françoise.

N. B. — L'allusion faite aux écoles qui fleurissaient en Irlande, au temps jadis, dans cette légende que je ne fais que raconter, est basée sur des faits historiques.

Depuis le septième jusqu'au dixième siècle, l'Irlande a été le foyer de la science et de la lumière. Alfred le Grand, roi d'Angleterre, a reçu son instruction dans l'un de ces fameux séminaires celtiques ; il en fut ainsi de la plupart des jeunes nobles et de plusieurs princes du sang qui vécurent à travers ces siècles. On cite encore le nom de plusieurs hommes de lettres et de science qui ont émerveillé l'Europe de leurs talents, et qui avaient puisé leurs lumières sur les bords enchanteurs et poétiques des lacs Killarney.

Alcuin, l'ami et le secrétaire de Charlemagne, était un moine irlandais ; ce fut lui qui fonda à Aix-la-Chapelle, la première école de grammairie du royaume français.

Et ce furent deux fils de l'Irlande, encore, Clemens et Albinus, qui ont non-seulement aidé l'empereur Charlemagne dans l'éducation de son peuple, mais qui ont fondé dans le palais impérial, la première école qui exista, pour les jeunes nobles de sa cour.

F.

Une tristesse à deux est presque de la joie. —Raoul Lucet.



—Vous pensez, alors, madame Col- lin, que les Foucher me loutraient leur piano.

—J'le cré ben.

—C'est un vieux piano?

—Pas len vieux... Y a quasiment sept ans qu'ils l'ont, et v'là trois ans, vienne la Saint-Michel que personne l'a fait sonner, — leu fille est morte à ce temps-là.

—Et elle était toute jeune?

—Ben oui, une p'tite jeunesse, comme qui dirait dix-huit ans... ils ont eu ben du chagrin les pauvres Foucher! C'est ben trop d'malheur itou! Pardre trois de leu's enfants à la fille, tous de la même maladie, chère dame! Ça toussse, ça toussse, pi ça dépérit et ça meurt sans seulement prendre le lit. La petite dernière que j'vous parle, j'lai vue l'avant-veille de sa mort; elle était cantée dans un fauteuil ben bourré, contre son piano... ; a jouait pas, par exemple, mais alle le regardait avec ses grands yeux caves, et a passait ses pauvres p'tits doigts fluettes su les notes comme pour les flatter, a jouait si ben, vous savez!

Je me fis indiquer le chemin par ma vieille voisine, qui entremêlait ses explications de détails sur les malheurs des pauvres Foucher, et je partis vers sept heures par une radieuse soirée. Le chemin montait une pente raide, et dans la clarté douce du jour finissant, le ciel avait des tons d'une délicatesse et d'une variété infinies ; la forêt, à gauche, paraissait sombre et mystérieuse, et le petit lac immobile, avec ses ombres portées si profondes et si nettes, ressemblait à un miroir d'abîme. Des hauteurs voisines, les pins agités par un vent léger, faisaient passer sur moi des ondes harmonieuses et parfumées.

De toute cette sérénité se dégageait pourtant une tristesse, la tristesse des belles choses qui finissent, et, dans l'air rafraîchi, il passait des frissons qui rappelaient la nuit tout près, dans laquelle disparaîtrait toute cette lumière. J'arrivai bientôt au bout de ma course, et je vis la maisonnette des Foucher, toute petite et toute blanche sur le fond sombre des grands arbres, qui l'abritaient.

En approchant, j'eus une hésitation, comme un vague remords de venir, moi, une étrangère, réveiller des regrets et des souvenirs pénibles. Je serais sans doute retournée sur mes pas, si un grand chien maigre, accouru en aboyant, n'eût attiré à la porte le maître de la maison: un grand homme voûté, tout blanc, encore beau et robuste.

Il m'invita cordialement à entrer, et appela sa femme qui vint aussitôt, petite, ridée, dolente, la voix morne, les yeux éteints, elle me donna l'impression d'un pauvre être brisé, dont l'âme est presque absente et je regrettai d'être venue.

Mais il était trop tard, il fallut expliquer le but de ma visite et demander si on consentirait à me louer le piano.

La vieille n'avait pas paru écouter: assise sur une chaise basse, les deux mains croisées sur son tablier de cotonnade bleue, elle ne me regardait même pas.

Le bonhomme, très bavard, me disait comme ce "piano avait coûté gros", qu'il ne servait plus à rien, qu'il aimerait bien à le louer et même à le vendre. -- "Ho! la mère, montre-le à madame!"

Lentement, la femme se leva, prit une clé pendue à un clou, et après quelques tâtonnements, la porte s'ouvrit en laissant arriver à moi une odeur de moisi et de renfermé qui m'enleva définitivement tout désir de voir ce piano.

Mais l'homme, tout fier de me montrer cette merveille, animé, peut-être, aussi, par l'espoir d'un gain inattendu, me poussa presque dans une petite salle assombrie par des rideaux de papier vert et au fond

de laquelle on voyait un grand piano carré, soigneusement enveloppé d'une grande couverture blanche. Je frissonnai, c'était comme un linceul! La vieille l'enleva doucement, avec des gestes de somnambule, elle ouvrit le piano, passa sa vieille main noire et plissée sur les touches blanches et se redressa très raide, sans un mot, avec ce regard vague qui me serrait le cœur.

Sur l'invitation du bonhomme, je plaquai quelques accords: un peu faux mais très vibrant, l'instrument répondait bien à l'émotion qui me remuait devant cette immense douleur muette. Une pensée de Chopin s'échappa en notes tendres, en soupirs douloureux, en cris angoissés qui semblaient l'âme même de la petite morte, enfermée dans le grand piano abandonné.

En terminant, je jetai un coup d'œil furtif sur la pauvre femme: elle n'avait pas bougé, de grosses larmes glissaient sur sa figure rigide, et ses mains, fortement serrées, me firent penser aux mains des pauvres morts qui pressent une croix entre leurs doigts raidis.

Le vieux avait perdu son expression réjouie, il me désigna sa femme d'un geste:

—Pauv'e mère, ça lui fait ben du chagrin; c'est la première fois, voyez-vous, qu'alle l'entend depuis...

La grosse voix s'étrangla, et il fila par la porte ouverte.

Nous restâmes seules: les yeux humides de la pauvre femme allèrent des miens au piano avec une expression si pathétique que mon cœur eut un grand élan de pitié:

—Je vous en prie, madame, pardonnez-moi! c'est sans le vouloir que je vous ai fait tant de peine. Si vous saviez comme je vous plains, comme je comprends! \*

Un grand sanglot me répondit, elle s'effondra sur une chaise, et ce pauvre vieux cœur se brisât. Ce fut court, elle se releva, et de sa voix sans inflexions:

—"Le père n'a pas voulu mal faire! Il croyait que je pourrais, mais j'peux pas vous louer! Ça serait comme vous donner quelque chose

d'elle pour de l'argent, et j'peux pas! j'peux pas..."

La voix s'éteignait dans un soupir qui ressemblait à la plainte d'un enfant. Je me penchai vivement, je l'embrassai, et je partis sans me retourner, emportant dans mon âme l'impression d'une douleur poignante et infinie que toutes les mères comprennent, et que toutes les mères redoutent, hélas!

Daniel Aubry.

## ROMAN D'AMOUR

Tous les historiens ont cherché à démêler les vrais sentiments de Marie-Antoinette à l'égard de son époux.

Tout d'abord, elle aime médiocrement ce gros lourdaud de Louis XVI, cet être gauche, maladroit, épais, constamment embarrassé. Elle ne résiste pas au plaisir de le railler, et l'expose à ce qu'un poète de ruelle improvise le couplet suivant, qui renferme en sa pointe, la plus impertinente et la plus juste des satires:

La reine dit imprudemment  
A Bésenal, son confident:  
"Mon mari est un pauvre sire"  
L'autre répond d'un ton léger:  
"Chacun le pense sans le dire,  
Vous le dites sans y penser."

Mais, peu à peu, l'humeur de Marie-Antoinette se modifie. Avec l'âge, elle apprend à dédaigner les qualités brillantes et à mieux priser les vertus solides. Elle apprécie la bonté, la pureté d'âme de ce monarque qui fut le plus honnête homme de son royaume; elle est touchée de l'amour qu'il a pour elle, et ne pouvant tout à fait le payer de retour, elle lui voue, en échange, une loyale amitié, et s'impose le devoir de lui rester à jamais fidèle.

Car, sur ce point, tous les historiens sont d'accord. La reine put se montrer coquette, inconséquente, étourdie, mais sa vertu fut irréprochable et son manteau d'hermine demeura immaculé.

Certain jour, cependant, son cœur parla; elle sentit une vive et soudaine inclination. Elle se sentit entraî-

née vers un jeune officier suédois, le comte de Fersen, qui eut l'admirable courage, ayant deviné cet amour, de n'y pas répondre et de retourner dans son pays. Ainsi se termina ce chaste roman — le seul que les ennemis de la reine n'aient pas osé dénaturer et salir.

Marie-Antoinette a été durement calomniée; d'infâmes libelles ont couru contre elle et l'ont abreuvée d'outrages. Il faut avouer qu'elle a prêté le flanc à ses pires ennemis, et qu'elle a commis, surtout au début de son règne, de fâcheuses imprudences.

Le peuple, qui meurt de faim, accueille ces bruits, les exagère et exprime son mécontentement sous une forme brutale. Il murmure lorsque le carrosse royal passe dans les rues, et n'applaudit plus la souveraine lorsqu'elle se montre à l'Opéra. Peu à peu, elle sent grossir la haine; elle est accusée de mille forfaits, on met en doute sa loyauté, son dévouement à la France; on l'appelle l'Autrichienne, — suprême injure qui la poursuivra jusqu'à l'échafaud...

Et quand, le 6 octobre, elle affronte, sur son balcon de Versailles, la horde des mégères qui arrivent de Paris, elle est prise d'un frisson et aperçoit, comme en un éclair, la vision de sa fin prochaine...

## Entrez Mesdames



Nos trois Pharmacies sont aussi attrayantes qu'une maison bien tenue; tout y est propre et rangé.

Une pharmacie bien tenue demande un personnel compétent et dévoué. Dans chacune de nos Pharmacies un gérant intéressé est responsable de la bonne administra-

tion.

Nous vous invitons à entrer et à examiner notre choix de PARFUMERIE, les meilleurs parfums et les odeurs les plus nouvelles.

**BONBONS FRANÇAIS ET CHOCOLATS** de Lowney et de McConkey, frais et délicieux.

Les prescriptions ne sont préparées que par des assistants d'expérience.

**HENRI LANCTOT**

3 PHAR- 295 rue Ste-Catherine Est, angle St-Denis  
MACIES 820 rue Saint-Laurent, angle Prince-Arthur  
447 rue Saint-Laurent, près de Montigny.



# UN GRAND DANGER



Un des grands facteurs qui compromettent à Montréal, la santé publique, c'est le mauvais lait.

De toute évidence, il y a chez les autorités, — ou ailleurs, — une lacune qui empêche qu'on accorde à ce principe fondamental de l'alimentation, l'attention qu'exige ce sujet important.

Il est grand temps que les intéressés s'émeuvent de l'état actuel des choses et que l'on songe sérieusement aux moyens à prendre pour remédier au mal que l'on subit en silence depuis trop longtemps.

Récemment, quelqu'un consultait un médecin de cette ville, sur le choix d'un fournisseur pour sa provision quotidienne de lait.

— Un bon laitier? fit l'homme de science, il n'y en a pas.

Ainsi de l'aveu d'un homme expert en la matière, il n'y a pas de par toute la ville, un laitier absolument irréprochable.

N'est-ce pas épouvantable que d'y songer seulement!

Ces jours derniers, toute une famille, dans la rue Saint-Denis, a été empoisonnée par un lait où pullulaient les pires microbes, et tellement contaminé, que deux jeunes enfants ont été pris de convulsions terribles, et que l'un de ces chers petits, n'ayant pas la force de résister, est mort dans d'atroces souffrances.

Et c'est de nos jours, dans une métropole comme la nôtre, que ces horreurs se passent!

Il est grand temps que des démarches soient tentées, que des moyens soient employés.

S'il est vrai que les laitiers méconnaissent leur devoir, s'il est vrai que les plus élémentaires principes de propreté soient négligés, il faut, au plus vite, remédier à cette situation par des mesures énergiques.

La santé publique est en danger. Elle l'est depuis longtemps. Secouons

notre apathie et réveillons-nous. Demain, il sera trop tard.

Je suis toujours stupéfaite de l'inertie que montrent les autorités en pareilles occurrences. Elles connaissent le mal, elles le déplorent, et cependant, elles ne font rien pour l'enrayer.

On se contente de parler en arrière, ce qui est par trop canadien, et personne n'ose élever la voix.

A-t-on peur de la vindicte des coupables. Craint-on les représailles, qu'on n'ose pas hautement accuser les délinquants? On le dirait.

Quels tristes temps que les nôtres, et jusques à quand le mot devoir doit-il rester exclu de la conscience de ceux qui se sont constitués les protecteurs et les défenseurs des intérêts publics!

Françoise.

## MUSIQUE GRATUITE.

Toujours fidèle à sa noble devise de répandre le goût de l'art dans notre public, le Conservatoire National offre comme No 2 de sa série, une valse de Tchaikowsky, dont nous venons de recevoir un exemplaire à titre gracieux. Chacun peut obtenir la série complète à mesure que publiée, en adressant au Secrétaire, boîte 51, la modique somme de 25c. pour couvrir les frais d'expédition, ou bien, s'adresser personnellement au Conservatoire National, 314 Ste-Catherine Est, à Mlle Hudon qui se fera un plaisir de les distribuer gratuitement.

Savez-vous ce qui a surtout fait le succès de Mille-Fleurs, la maison de modes tant appréciée du public? C'est le bon goût des montréalaises. 527 rue Sainte-Catherine Est.

# Mme de Vaudreuil

(Lu au Château Ramezay, à une réunion de la section féminine de l'Association des Antiquaires.)

Mesdames,

J'ai reçu, de Lady Lacoste, la distinguée présidente de notre Association, l'agréable mais aussi redoutable mission, de vous parler un peu de notre histoire, et de continuer ainsi le but que poursuit l'Association des Antiquaires, dans les aspirations toutes patriotiques et intellectuelles auxquelles elle entend se dévouer.

Notre société, qui pourrait se définir: l'amie des existences qui n'existent plus, doit donc entretenir ses sociétaires de sujets bien sérieux. Nous voyons plus loin qu'un simple déploiement de toilettes, ou une exposition de bel esprit; nous nous sommes constituées les gardiennes d'un passé qui fait notre orgueil et notre joie, nous n'avons garde de l'oublier et je ne crois pas que souci plus noble puisse s'imposer.

Ne sont-elles pas à leur place, ici, d'ailleurs, les évocations de la mystérieuse histoire, dans ce domaine antique, dont les murs, recouverts de souvenirs et de portraits, ne peuvent plus rester étrangers à nos rêves? Ne marchons-nous pas, sans cesse, dans ces lieux, à travers des fantômes divers et singuliers? parmi des ombres de femmes à la démarche solennelle qu'alentit la lourde traîne de la robe, de ces ombres imposantes — nostalgiques peut-être — qui se souviennent constamment d'un autrefois grave et gardent leur attitude accoutumée? Oui, l'asile est bien choisi pour parler d'elles et évoquer leur chère vision.

De ce livre du passé où nos aïeules ont inscrit, à chaque feuillet, avec une encre discrète mais indélébile, ces vertus dont l'exemple devait enrichir les destinées de notre pays, je déta-

che une page de vie, que nous lirons ensemble, en sentant passer dans nos veines le frisson auguste que donnent le regret et l'attrance des choses qui ne sont plus.

De cette page d'histoire donc, la plus expressive puisqu'elle a vécu, j'exhumerai un nom sur la tombe duquel aucune fleur ne s'est encore épanouie et qui n'eut jusqu'ici, pour encens que les brumes de l'indifférence et de l'oubli.

Cette figure, mesdames, qui fut une âme, — plus et mieux encore: une âme de femme, — est celle de Louise-Thérèse-Henriette de Fleury, femme de Pierre de Rigaud, seigneur de Vaudreuil, le dernier des gouverneurs français du Canada.

Il me semble que cette douce image sera bien dans son cadre, en ce vieux château qu'elle visita souvent, où elle fut le témoin silencieux — mais combien désolé, n'en doutons pas, — des tristes et derniers événements de la capitulation de Montréal et de la reddition du Canada tout entier.

Louise-Thérèse-Henriette, enfant de Joseph de Fleury, sieur de la Gorgendière, seigneur d'Eschambault, et de Claire Joliet, son épouse, naquit à Québec et y fut baptisée, le 26 mai 1713.

Sa mère était la fille de Louis Joliet, l'illustre découvreur du Mississipi, du pays de l'Illinois et le premier seigneur d'Anticosti.

Louise-Thérèse-Henriette fit ses études au monastère des Ursulines.

On a conservé, dans cette noble maison, un souvenir tellement charmant du séjour qu'elle y fit, qu'il y est devenu traditionnel. L'histoire du Monastère mentionne son nom à plusieurs reprises et relate, avec une

complaisance évidente, maints traits flatteurs de l'amabilité de son caractère, de la pénétration de son intelligence et de la sûreté de son jugement.

Au sortir de son couvent, et jeune encore, elle épousa, en premier lieu, M. Le Verrier, lequel mourut peu d'années après son mariage, lui laissant un fils. Restée veuve à l'âge de vingt ans, Mme Le Verrier, convola avec le marquis de Vaudreuil.

Plusieurs enfants naquirent de cette union, mais tous malheureusement, au grand chagrin de leurs parents, moururent en bas âge.

Le fils que Mme de Vaudreuil eut de sa première union fut le seul de sa famille qui lui survécut. Le marquis de Vaudreuil fut pour ce fils un véritable père et le protégea de toute son affection et de sa puissante influence.

C'est ainsi que nous le retrouvons en 1757 occupant un poste important, au service du Roi, au Canada.

L'année même du mariage de Louise-Thérèse-Henriette au marquis de Vaudreuil en 1733, celui-ci fut nommé gouverneur des Trois-Rivières. Puis en 1742, M. de Vaudreuil fut appelé au gouvernement de la Louisiane, et, en 1756, le roi lui confiait la charge de gouverneur-général de la Nouvelle-France.

Pendant plus de trente ans donc, Mme de Vaudreuil occupa la position la plus exaltée parmi les femmes d'Amérique, car, le gouverneur de la Nouvelle-France administra successivement d'immenses territoires, lesquels outre le Canada tout entier, comprenaient la plus grande partie des États-Unis actuels, et même une moitié du Mexique.

C'était de beaucoup le gouvernement le plus vaste du Nouveau-Monde.

Le rôle historique de Mme de Vaudreuil sans être très brillant, est plein de tact et de dignité.

Elle donna constamment l'exemple de toutes les vertus domestiques et sociales, et fut en universelle estime. Nous voyons qu'en 1758, le marquis de Montcalm écrit au chevalier de Lévis qu'il a résolu

de ne plus jamais porter d'enfant au baptême, après l'honneur d'en avoir tenu un avec Mme la marquise de Vaudreuil.

Ajoutons que ce n'était là que propos flatteur de galant homme, qui ne lie par aucun engagement formel, car M. de Montcalm se laissa gagner, par la suite, et céda aux prières de Mademoiselle de la Naudière qui, exigea, en une autre circonstance qu'il fut le parrain d'un enfant, dont elle avait accepté d'être la marraine.

Il est évident que le marquis consultait sa femme, qu'il respectait son jugement et qu'il éprouvait pour elle autant de tendresse que de considération. Nous pouvons encore constater, par les lettres qui sont restées de lui, qu'il s'intéressa à l'avenir du fils de sa femme, par son premier mariage avec M. le Verrier, sans doute par affection pour la mère dont il parle constamment, surtout dans ses lettres au chevalier de Lévis.

La marquise de Vaudreuil avait compris, avec sa fine intuition féminine et sa perspicacité native, que le chevalier de Lévis était véritablement un homme de génie, et, que lui seul, dans la situation désespérée où se trouvait la Nouvelle-France, pouvait être de quelque secours à sa malheureuse patrie.

Jamais elle ne resta étrangère aux brillants succès de cet officier tant en Europe qu'en Amérique.

Et quand les insuccès, les luttes, les fatigues vinrent s'abattre sur le héros de Sainte-Foye, elle lui prodigua les encouragements les meilleurs. Et vous le savez toutes, par expérience, mesdames, les femmes sont de sûres guérisseuses d'âmes. Mme de Vaudreuil sût donc trouver pour les blessures morales du chevalier, de ces paroles qui sont à la fois des baumes et des relèvements.

Elle ne perdait pas de vue le souci de sa conservation, et, l'engageait à se ménager personnellement au feu, pourvu que cela ne nuisit pas à l'efficacité de son commandement.

Avec quelle inquiétude poignante, notre grande Canadienne suivit les péripéties de la guerre ! et jamais

elle ne cessa de témoigner à celui qui payant de sa personne avec un constant héroïsme, l'intérêt, tout particulier qu'elle prenait à sa bonne ou à sa mauvaise fortune.

Après la victoire de Carillon, le marquis de Vaudreuil écrivait au Chevalier de Lévis.

“La joie de Mme de Vaudreuil est inexprimable. Elle est très sensible à votre souvenir.”

Ainsi, même dans l'enivrement du triomphe, Lévis tenait à mériter et à obtenir les louanges de Louise Thérèse de Vaudreuil. Nous savons encore que le beau chevalier conservait les lettres qu'elle lui écrivait, preuve suffisante de l'estime affectueuse et de la haute considération dans laquelle il tenait tout ce qui venait d'elle.

Vous me permettez, mesdames, de vous lire une de ces précieuses missives ; elle vous donnera une idée du style et du ton distingué qui caractérisait cet échange de correspondance.

Lettre de la marquise de Vaudreuil au chevalier de Lévis :

A Montréal, le 21 septembre 1758

Il semble, monsieur, que tout s'oppose au plaisir que nous faisons de vous voir. J'avoue que votre séjour est long ; il m'ennuie très fort, et, je m'aperçois qu'il en coûte, quand on s'est accoutumé à une douce société, telle que la vôtre, d'en être privée.

J'adresse, monsieur, au Seigneur, les vœux les plus ardents, pour votre conservation. Ménagez donc une santé qui nous intéresse si fort, et, souvenez-vous quelquefois de ceux qui vous ont voué pour la vie l'attachement le plus sincère

Monsieur,

Votre très humble et très obéissante servante,

Thérèse de Vaudreuil.

Les historiens du temps nous laissent voir encore, que notre héroïne suivit, avec un intérêt très vif, les péripéties de Monsieur de Lévis dans sa campagne, au printemps de 1760. Jamais Vaudreuil n'écrivit au chevalier sans lui faire part des souhaits et des recommandations de la marquise, sa femme,

Après la victoire de Sainte-Foye le 30 avril, 1760, le gouverneur écrit au glorieux vainqueur.

“Madame de Vaudreuil en a ressentie une joie si vive qu'elle n'a pas la force de vous le témoigner. Elle est actuellement chez monsieur l'évêque pour unir ses prières à celles de ce prélat. Vous y avez certainement la meilleure part. Elle me charge de vous faire agréer mille tendres choses en son nom.”

Mme de Vaudreuil, ainsi que nous venons de le constater n'était pas seulement une femme de mérite et d'une dignité rares, c'était une chrétienne convaincue. Détail qui intéressera les catholiques de notre association, elle fut l'une des promotrices de la dévotion au Sacré-Cœur au Canada et la fondatrice, à Montréal, de la société des dames de Sainte-Anne.

Mme de Vaudreuil avait autant de patriotisme que de piété. Si les femmes ne peuvent combattre les armes à la main, elles ont le devoir de fortifier l'âme et de remonter l'énergie de ceux qui peuvent lutter encore.

La vaillante petite-fille de Joliet, n'y manqua pas. Aux mauvais jours de 1760, elle passe ses heures de loisir, soit au monastère des Ursulines, soit chez monsieur l'évêque à prier pour le succès des armes françaises, soit à relever le courage abattu et à entretenir autour d'elle l'espoir d'un meilleur et plus bel avenir pour son pays.

Sans doute, elle ne connut jamais la jalousie basse et les trahisons obscures du marquis de Vaudreuil, son mari, son cœur de femme et de loyale canadienne en eut été trop profondément affligé. Soyons reconnaissantes au destin qui lui a épargné cette douloureuse constatation.

Après la capitulation de Montréal, Mme de Vaudreuil suivit son mari en France où elle y mourut. La date de sa mort est malheureusement demeurée incertaine.

Voilà, mesdames, en peu de phrases, l'historique d'une de nos grandes dames canadiennes, et l'évocation d'une figure qui marque toute

une époque et symbolise toute une vie.

Ne serions-nous pas coupables de laisser se former les ténèbres de l'oubli autour de la mémoire de ces femmes à qui notre pays doit, grâce à l'auréole de vertus dont elles l'ont entouré, les meilleurs et les plus purs rayons de sa gloire ?

N'est-ce pas, d'ailleurs, par l'exaltation de leur nom que nous nous rapprocherons le plus d'elles et qu'on étudiant de près les exemples qu'elles nous ont laissés, nous nous montrons le plus dignes de les suivre ?

Faisons connaître ces aïeules vénérées afin de ne pas mériter l'anathème qu'un historien moderne jetait à la figure de ceux qui ferment les yeux et les oreilles aux beautés de l'histoire :

"Malheur aux nations qui délaissent le culte des femmes qui les ont illustrées; elles ne méritent ni d'en retrouver qui les servent, ni d'en faire naître qui les vengent."

Françoise.

M. l'abbé Dupuis, Chapelain de la Crèche de la Miséricorde a donné, à une réunion des dames patronnesses de cette institution une conférence remarquable sur l'"Influence du livre". Ce sujet, d'une importance qu'on ne saurait exagérer, a été traité avec une maîtrise qui atteste beaucoup de connaissances, et un jugement sûr et droit chez le conférencier. Sa parole colorée, vivante, sa phrase élégante et fine auraient toutes les qualités voulues pour plaire à un public plus nombreux que celui qui assistait à cette réunion.

"Le livre a-t-il fait plus de mal que de bien ?" a posé M. l'abbé Dupuis. "Problème difficile à résoudre, continue-t-il. Le livre en lui-même n'est pas mauvais ; c'est une coupe plus ou moins bien ciselée, ou l'on peut mettre indifféremment une liqueur de vie ou un poison."

Les Dames patronnesses de l'Institution ont été enchantées de cette conférence, et, il serait à désirer qu'elle fut répétée dans un cercle plus considérable et non moins appréciateur.

## La Légende de Sainte-Chapelle

Une pieuse légende est venue jusqu'à nous qui attribue une origine poétique et quasi-miraculeuse à la construction de la Sainte-Chapelle, de Paris.

On sait que Saint-Louis avait résolu d'édifier ce monument pour y déposer les précieuses reliques qu'il avait rapportées de Terre-Sainte. Il le voulait de dimensions modestes, mais relevé par toutes les grâces et les richesses de l'art religieux. Pour cela, il fit publier, à son de trompe, dans toute l'Europe, un appel aux ouvriers de pierres. De chaque contrée, on les vit accourir vers la France, entraînés tous par une foi ardente et une noble ambition.

Or, on rapporte que par une froide soirée du mois de novembre, deux hommes, étrangers l'un à l'autre demandèrent l'hospitalité à la porte d'une misérable auberge des Alpes.

Ils s'assirent à la même table, et partagèrent le même lit. C'étaient deux ouvriers de pierre, se rendant à Paris, l'un jeune, beau, à la figure ouverte et candide ; l'autre, d'un âge mûr, aux traits fortement accentués, révélant une énergie farouche et sauvage. Tandis que ce dernier se montrait réservé et peu expansif, son jeune compagnon racontait franchement le but de son voyage, ses désirs, ses ambitions, la joie d'avoir probablement le prix. A un moment, sortant de sa poitrine un parchemin, il déroula devant les yeux éblouis de son concurrent le dessin d'un édifice, aux formes pures sévères, sveltes, élancées, surmonté d'une flèche ajourée, d'une légèreté, d'une élégance, d'un dessin incomparables.

A cette vue, les traits de son compagnon prirent une expression diabolique ; la jalousie semblait lui étreindre le cœur, car lui aussi portait un parchemin qu'il était bien forcé reconnaître inférieur à celui du jeune artiste.

Donc, le soir venu, les deux hommes s'étaient mis au lit dans deux chambres voisines de la même auberge. Cette nuit-là, une tempête terrible s'était abattue sur toute la contrée. Tout à coup, au milieu de la rafale, un cri sinistre retentit et réveilla plusieurs hôtes de la maison. Mais le silence s'était fait, ceux-ci crurent à une hallucination et se rendormirent. Pourtant au matin, leur surprise fut grande d'apprendre que les deux ouvriers de pierre avaient disparu pendant la nuit.

Quelques jours après, le concours des ouvriers s'ouvrit à Paris ; chacun y apportait son œuvre ; les juges indécis, ne s'arrêtaient à aucune d'elles, car, aucune ne remplissait le caractère de l'œuvre rêvée par le pieux roy. Soudain, un homme à la physionomie sombre, à l'air hâve et défait entra dans la salle et déploya brutalement un parchemin qu'il tendit aux juges.

Un cri d'admiration s'échappa de toutes les poitrines, les autres concurrents se déclarèrent vaincus. Le roi Louis, enchanté, voulut faire venir l'artiste à la cour. Celui-ci à l'étonnement de tous, refusa de s'y rendre mais consentit néanmoins à diriger les travaux.

Plus ces travaux avançaient, plus le visage de l'artiste devenait sombre ; ceux qui passaient auprès de lui en étaient effrayés, ceux à qui il donnait des ordres ne les accomplissaient qu'avec une mystérieuse terreur ; les passants se signaient à son aspect, car tous, s'imaginaient qu'il avait à ses ordres une puissance surnaturelle.

Quand tout enfin fut terminé et que la Sainte Chapelle se découvrit aux yeux éblouis des spectateurs, on le chercha vainement pour l'accabler d'honneurs et de récompenses, il avait disparu. Mais, à sa place, le chapelain de la Sainte Chapelle pré-

sentait un jeune homme d'une admirable beauté, que la foule entière prit pour un ange du ciel, et qui disparut de même après la cérémonie de la translations des reliques.

### Anglicismes et leurs équivalents français

"Braid": Galon, soutache, passement ou passementerie, brandebourg, tresse, milleret, ganse, mignardise, lacet.

"Braid": Galon, tissu d'or, d'argent, de soie, etc., plus épais qu'un ruban et qui, mis sur le bord ou les coutures des vêtements, des meubles, etc., sert d'ornement et empêchent qu'ils ne s'effilent (Littré).

"Braid militaire": Soutache: sorte de galon étroit dont on orne, en manière de bordure, les costumes militaires et les vêtements de dames (Larousse).

Passement: tissu plat et étroit de fil d'or, de soie, etc. On dit aussi passementerie (Littré).

Brandebourg: passementerie ou galon formant des dessins variés ou entourant les boutons, ou même tenant lieu de boutons (Larousse).

Les hussards ont des tuniques ornées de "braids" jaunes: Les hussards ont des tuniques ornées de brandebourgs jaunes.

"Braid" — Tresse: Tissu plat fait de fils, de cordons entrelacés (Littré).

Milleret et non pas miret: sorte d'agrèments unis ou festonnés dont on bordait les bandes qui garnissaient les robes des dames (Littré).

"Braid à boutons": — Ganse: cordonnet de soie, d'or, d'argent, etc., qui sert ordinairement à attacher un bouton (Acad.)

"Braid mignardise". — Mignardise: petite soutache qui sert de garniture (Darm.) qui sert aussi à faire certaines dentelles ("Encyclopédie des ouvrages de dames")

"Braid à dentelles". — Lacet: tissu plat de fils entrelacés dont on se sert pour faire certaines dentelles.

"Braid anglais": Lacet anglais.

"Braid médaillon": Lacet médaillon.

"Braid à finir": Lacet à finir.

"Braider": Broder, faire à l'aiguille ou au métier des dessins en relief sur une étoffe.

Le "Bulletin du Parler Français".

### Propos d'Etiquette

D.—*Peut-on porter des bagues quand on est en deuil ?*

R.—Dans les premiers temps d'un deuil profond, on ne doit porter aucun bijou.

D.—*Comment s'appelle le petit ustensile dans lequel les messieurs déposent la cendre de leurs cigares ?*

R.—Cela s'appelle: un cendrier, tout simplement.

D.—*Un célibataire reçoit des politesses de diners, etc., que doit-il faire pour ne pas être en reste d'amabilité ?*

R.—Avec des fleurs et des bonbons un homme se tire toujours d'embaras. C'est le seul cadeau qu'il puisse sans crainte toujours offrir. Puis, il y a les billets de théâtre, de concert, etc.

### Lady Etiquette

### La Revue Hebdomadaire

#### SOMMAIRE:

Antonio Fogazzaro, "Pour la Vérité". (Traduction du comte Octave de Barral.) — Jules Lemaître, de l'Académie française, "La Lettre sur les spectacles. — Rousseau à Montmorency". — Comtesse de Boigne, "Mémoires", publiés par M. Charles Nicoulaud. — III. "Mme Récamier, Mme de Staël, Chateaubriand. Les alliés à Paris". — Hubert Clary, Roman: "Le Roman d'une coloniale" (III). — Alphonse Séché, "Alfred de Vigny auteur dramatique". (A propos de la reprise de Chatterton.) — Charles Levif, "Les Idées au théâtre". — Les Miettes de la Vie, — Les Faits de la Semaine. — La Revue des revues françaises et étrangères. — La Vie sportive. — La Vie mondaine.

Représentant au Canada: Léon Lorrain, 107, rue Saint-Denis, Montréal.

## L'IDÉAL

On annonce à ce magasin, une ouverture de chapeaux de printemps, lundi, le 18 mars. Un coup d'œil jeté sur ces nouveautés nous a révélé des beautés d'un goût sûr et distingué. Signalons, en passant, cette jolie capote en blanc et noir des Sœurs Levallois de Paris, cette autre toque d'une symphonie en gris très douce avec jacinthes et roses. Les fleurs feront rage, cette année; il y en a des jardins entiers à l'Idéal, et vous en trouverez d'adorables fouillis sur des formes coquettes, formes champignon, cloche, etc., etc. Les plumes aux tons dégradés composent encore l'ornement de très élégants modèles.

Enfin, l'Idéal a choisi parmi les meilleures créations parisiennes et new-yorkaises. Que peut-on dire de plus, sinon: allez voir:

Grande ouverture, lundi, 18 mars, et les jours suivants. N'y manquez pas.

L'IDÉAL, Salon de Modes et de Confections, par Mlles Collet & Talbot, 464, rue Saint-Denis, (près Sherbrooke), Montréal.

#### Un cheval patriotique.

Un cheval de courses, nommé "Fire Island", était devenu tout triste, tout triste, sans qu'on pût savoir pourquoi. Chagrins d'amour ou d'amour-propre! Toujours est-il que le canasson distingué avait du vague à l'âme, qu'il mangeait mal et qu'il ne voulait plus marcher.

Alors, que fit-on? Je vous le donne en mille... On installa, près du râtelier de "Fire Island", une boîte à musique qui serina deux fois par jour, à l'heure du picotin, le "God save the King". Le cheval a repris ses couleurs — je veux dire qu'il vient de gagner une course, et qu'il paraît désormais jouir d'un appétit parfait, augmenté par une constante gaieté.

Voilà qui doit faire plaisir à Edouard VII.

—Le charme est l'expression de l'âme.

## Variétés

### C'est l'histoire du merle et de la merlette.

Voici un vieux dicton qui s'applique à une querelle futile se reproduisant pour ainsi dire périodiquement sur le même sujet. L'origine vraie ou supposée, de cette façon de parler remonte à un de nos vieux fabliaux. Un vilain voulant fêter dignement le saint patronal, prit quelques merles aux lacets et les remit à sa femme en lui disant: "Tenez, Catherine, voilà des merles qu'il faut accommoder de votre mieux pour le dîner. — Ça des merles! fit la femme après un coup d'œil jeté sur les volatiles; eh! mon pauvre homme, vous n'y connaissez rien: ce sont des merlettes. — Et moi je soutiens que ce sont des merles. — Des merlettes, François, des merlettes!

—Des merles, encore une fois.—Des merlettes, encore une fois aussi.—Ah! Catherine le dos vous démange, ma bonne, je vous répète que ce sont des merles. — Et moi, François, je me moque de vos menaces et de vos gros yeux, et je vous soutiendrai sans en démordre que ce sont des merlettes!

—Ah! c'est comme cela!" François bleu de colère, et s'armant d'un bâton, commença à caresser le dos de son opiniâtre moitié, Mais celle-ci n'en criait que plus fort. "Des merlettes, François, des merlettes;" tant que le mari dut s'arrêter sous peine de mettre sa femme en cannelle. La querelle finit par s'apaiser, et de toute l'année on laissa en paix merles et merlettes. Mais la fête patronale revint, et, pendant le dîner Catherine fut frappé du souvenir évoqué par la circonstance. "Il y a un an, François, vous m'avez roué de coups parce que je vous soutenais que les oiseaux que vous aviez rapportés étaient des merlettes, et j'avais cependant raison. — Je vous dis, Catherine, que c'étaient des merles. — Des merlettes.

—Des merles, mordieu! "Des merlettes, par Notre-Dame." Et Martin bâton de recommencer son jeu.

L'année suivante, même comédie, et puis encore l'autre année. Bref ce-

la dura ainsi dix-sept ans, au bout desquels le pauvre François rendit son âme à Dieu. Catherine put alors jurer en toute sûreté que c'étaient des merlettes.

### Curiosité historique

Lors de la visite du tsarévitch à Marie-Antoinette, à la fête donnée en son honneur, la baronne Oberkirch, dame d'honneur de la comtesse du Nord, portait une coiffure aussi originale que gênante: des bouteilles plates courbées dans la forme de la tête, contenant un peu d'eau pour y tremper la queue des fleurs naturelles et les entretenir fraîches dans les cheveux. Le printemps sur la tête, au milieu de la neige poudrée, produisait, paraît-il, un effet ravissant. La comtesse du Nord avait sur la tête un oiseau de pierreries qu'on ne pouvait regarder, tant il lançait des feux; au moindre mouvement, il se balançait sur un ressort en battant des ailes au-dessus d'une rose.

### Salamalec

Le "salam" est arabe; c'est une sorte de prière en usage chez les musulmans. Le salam est obligatoire cinq fois par jour et doit être accompagné d'ablutions. Le salam est aussi le salut que font les musulmans aux personnes qu'ils veulent honorer. On dit en abordant quelqu'un: "Salamalékoum", et l'interlocuteur répond "malékoumsalam". C'est de formule que nous avons tiré le mot "salamalec", en lui donnant une acception quelque peu grotesque.

### Le chiffre 7

D'un abonné. — Les 7 dons du Saint-Esprit. Les 7 sacrements. Notre-Dame des 7 douleurs. Les filles oblates des 7 douleurs. Les 7 paroles du Christ. Le chandelier à 7 branches. Les 7 psaumes de la pénitence. Les 7 électeurs. Les 7 parties (Code espagnol). Maladie de 7 jours. De 1 à 40 millions il n'y a que 7 nombres parfaits. La couronne des Mages renfermait 7 chiffres et il y a 7 planètes qui circulent dans le zodiaque, en magie. La ville aux 7 collines. Les 7 chefs devant Thèbes. La guerre de 7

ans. La légende des 7 dormants. Les 7 caps, Fonts, communs, frères, îles, lacs, mers, moncel, montagnes. République des 7 îles. On change de tempérament tous les 7 ans. 7 ans c'est l'âge de raison. A 7 ans les enfants paient place entière. Il faut tourner 7 fois sa langue dans sa bouche avant de parler.

Quelques pensées extraites du beau livre de Mme Louis Stern (Maria Star), "Autour du cœur":

—La femme préfère celui qui la comprend à celui qui l'aime.

—En amour, l'homme cherche le plaisir, la femme, le bonheur.

—Quand on sourit de tout, c'est qu'on est bien triste.

—Une vieillesse heureuse est le chef-d'œuvre de la vie.

Bézuchet fait emplette d'un roman chez un libraire du boulevard.

—Convient-il à une jeune fille? demande-t-il au commis.

Ce dernier, vivement:

—Je vous garantis qu'elle peut le lire "les yeux fermés!"

Mille-Fleurs est une maison de premier ordre et de confiance. Elle a déjà fait sa marque à Montréal.

## Bonne Nouvelle

Mme Dewitt arrive en ce moment d'un voyage à New-York, où, elle a passé tout un mois. Elle avait amené avec elle quelques unes de ses plus habiles modistes, et, ces dames ont consacré tous les instants de leur séjour là-bas à l'étude et à l'achat des modes les plus nouvelles.

C'est pourquoi, Le Bon Ton aura à son exposition de printemps, qui commencera le 18 mars, un étalage de chapeaux aux couleurs les plus assorties, et aux formes les plus coquettes et les plus variées.

Voulez-vous connaître les nouvelles nuances, celles qui sont le plus en vogue et qui feront courir le tout Montréal: ce sont les couleurs, abicot, pierre bleue, et le pastel. Oh! celle-ci sera toujours en vogue, car elle est si tendre et convient à toutes les coiffures—parmi les formes seyantes, signalons "la petite modiste". Rien de plus chic et de plus exquis. Ce sera la forme favorite de la saison.

On fournit encore au Bon Ton, des fleurs et des rubans qui assortissent tous les costumes de printemps. Allez-y faire un visite et vous reviendrez enchantées de ce que vous avez vu.

N'oubliez pas que le 18 mars est le jour d'ouverture.

Mme Dewitt,

**Le Bon Ton,**

443 rue Ste Catherine Est, Montr. al.

**Conseils Utiles**

**Pour enlever les taches de rouille sur l'acier.**— Mettez l'objet dans un récipient contenant du pétrole, ou s'il est de trop grande dimension, enveloppez-le dans une flanelle trempée préalablement dans le pétrole. Laissez séjourner pendant un jour ou deux, puis si la tache n'a pas disparu, appliquez du sel mouillé avec du vinaigre chaud ou frottez avec de la brique pilée. Rincez à l'eau chaude et séchez avec un tissu laineux puis prenez une flanelle imbibée d'huile d'olive pour lui donner un joli brillant.

**Tache d'encre sur les meubles.**—Pour enlever les taches d'encre sur les meubles ajoutez six gouttes de salpêtre à une cuiller à thé d'eau, puis appliquez sur la tache avec une plume d'oie. Si la tache ne disparaît pas entièrement à la première application, renouvelez en faisant la solution plus forte.

**Nettoyages des bronzes.**—Trempez l'objet à nettoyer, pendant quelques minutes, dans l'eau bouillante, essuyez-le avec un linge fin et frottez-en légèrement toutes les parties avec une brosse douce imbibée de blanc de Troyes délayé dans de l'eau. Quand le blanc de Troyes sera bien sec, vous l'enlèverez à l'aide d'une autre brosse et vous essuyerez le bronze avec un linge fin.

**Recettes Faciles**

**Fromage sur Toasts.**—Battez trois cuillerées à table de croutes de pain avec trois œufs ou un peu de crème ; ajoutez trois cuillerées à table de beurre fondu, une cuillerée à table de moutarde préparée, sel et poivre au goût ; puis ajoutez encore une demi livre de fromage rapé. Battez le tout ensemble, étendez sur des toasts et faites brunir au four.

**Sardines sur Canapes.**—Prenez une boîte de belles et grosses sardines, laissez les égoutter, ou mieux encore, pilez-les en petit mortier de cuivre en ayant soin de les mouiller avec l'huile dans laquelle elles sont conservées.

D'autre part, taillez de frais croûtons de pain rassis d'environ 2 pouces et demi de longueur, sur 2 pouces d'épaisseur. Recouvrez les croûtons avec cette purée de sardines en quantité suffisante et passez au four afin qu'ils soient bien chauds, Servez brûlant en les saupoudrant de persil et d'œufs durs finement hachés.

**Pudding au Riz.**—Prenez quatre onces de riz que vous laissez tremper une demi-heure dans l'eau chaude, jetez l'eau, et mettez bouillir le riz dans un demiard de lait, avec un peu de

cannelle, jusqu'à ce qu'il soit bien tendre ; lorsqu'il sera froid, ajoutez quatre œufs bien battus, une tasse de crème, trois onces de sucre blanc, muscade, écorce de citron au goût. Beurrez un plat, versez y cette préparation. Ajoutez dessus quelques petits morceaux de beurre, et faites jaunir dans le fourneau.

**Une Horloge de mie de pain**

Saviez-vous que la ville de Milan en Italie, eût une horloge en mie de pain? La chose existe pourtant, et la construction de cette horloge extraordinaire a une histoire assez curieuse. L'ouvrier étant très pauvre et ne pouvant acheter le métal nécessaire à la construction des ressorts, eut l'idée de prendre un peu de la mie de son pain quotidien et de la solidifier avec une forte addition de sel. Il obtint de la sorte une matière dure et insoluble dans l'eau, dont il fit cette horloge, qui est, paraît-il, l'une des curiosités de la capitale de la Lombardie.

**MUSER & VETTER**

**Coiffeurs et Perruquiers artistiques**

Edifice Banque Molson, coin Ste-Catherine-Ouest, entrée rue Stanley, 1er étage

Ce Salon élégant et moderne est maintenant ouvert à la clientèle sous les soins habiles des MM. Muser et Vetter, Professeurs diplômés des Académies de Coiffure anglaise et française. Salon de MANICURE et traitement à l'électricité. **TEINTE DES CHEVEUX** pour convenir à toute couleur naturelle.

Spécialité : **ONDULATIONS-MARCEL**

Tél. Bell : Uptown 2508 Montréal.

MES DAMES,

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

**Quenneville & Guérin**

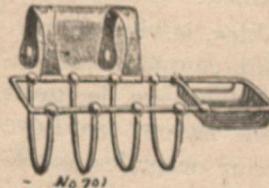
PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.  
6 pharmacies : 397 St-Antoine, coin Fulford ; 1634 St-Laurent, coin Fairmount ; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles ; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation ; 399 Ontario Est, coin St-Hubert ; 1387 Ste-Catherine Est.

**Accessoires de Luxe**

EN NICKEL

Pour chambre de bains.



Portes Eponge, Bacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches, Massage, Appareil pour papier à toilette. Sièges de bain, etc, au plus bas prix.

**L. J. A. SURVEYER,**  
52 BLVD, ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig.

MONTREAL

**"ANTIKOR-LAURENCE"**

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les Cors, Verrues, et Durillons.

Energique, Inoffensif et Garanti.  
Envoyé par la poste sur réception du prix 25c.  
A. J. LAURENCE, -Pharmacien, Montréal.

**PLUS DE CORS AUX PIEDS !**

Jolies  
chaussures pour  
vous  
mesdames



Styles  
nouveaux  
d'automne

**A. LECOMTE FILS**

Angle Sainte-Catherine et sanguinet.

**JEAN DESHAYES, Graphologue**

1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga

Les plus beaux morceaux funèbres, bouquets de noce, paniers de présentation

Sont procurés à bas prix

Chez **P. McKENNA & SON**, coin des rues Guy et Sainte-Catherine



# PAGES DES ENFANTS



## LE FAUTEUIL DE LA VIERGE.

[Légende Canadienne.]

### A MES PETITS NEVEUX

—Eh bieh ! soit. Encore un conte, mais il faudra être bien sage et aller dormir...

C'est une histoire "vraie", mes petits, un récit confidentiel que m'a fait un jour une bonne petite sœur, en me faisant visiter le vieux monastère de X. Un malin dirait que le secret lui pesait tant... mais tant...

Je vous sais, mes chéries, trop charitables pour me prêter de semblables médisances. Non, il faut croire au désir d'édifier qui guide toujours ces dévouées servantes du Seigneur.

Je visitais donc le monastère, et la sœur me dit, ouvrant une porte :

—Voici l'ouvoir, Monsieur, où nous travaillons ensemble...

Et là, sur les tables, je vis soigneusement rangé, tout ce que la patience, l'habileté, la délicatesse, le goût et le cœur féminins savent produire de plus élégant pour orner les autels du Seigneur, pour revêtir ses ministres, pour rehausser la beauté de la maison de Dieu et la pompe de son culte. C'est là, en effet, qu'on façonne artistement la cire ; qu'on ornemente de peintures et de broderies les draps les plus précieux, les tissus les plus fins, d'or, d'argent, de soie. C'est véritablement un atelier d'artistes.... Mais quel atelier fut jamais si propre?... Tout y est rangé, disposé avec goût, et surtout ravissant de propreté et d'ordre.

Si vous parveniez un jour, mes bons amis jusqu'au fond de cette salle, vous seriez peut-être intrigués, comme je le fus, de voir sous la niche d'une vierge, adossé au mur, et sur une espèce d'estrade, à la place

d'honneur, quoi ?... un tout vieux fauteuil, jadis bleu. Pour sûr, depuis vingt ans, il n'a connu d'autres vernis que celui de l'usure, et d'autre coup de pinceau que les discrets et inoffensifs frottements d'une épousette délicate.

Pourquoi est-il là, lui, ce vieux boîteux, déjà plus gris que bleu, avec sa couleur terne et son air morne, trônant au milieu d'un cercle de petites chaises blanches et gaies, d'un aspect souriant ?

Ne jure-t-il pas, lui, ce vieux débris, au sein de l'ameublement tour moderne de cette salle ? Serait-ce quelque relique de communauté ? Le dernier cadeau d'un chapelain vénéré ?

Et la bonne sœur, qui devine vos suppositions étranges, semble se réjouir de votre étonnement... Son petit air entendu semble dire : "Je sais moi !"

Oserez-vous être indiscrets ? Vous ferez certainement plaisir si vous voulez être un brin curieux. Allons ! sans embarras... soyez simplement insinuants :

— Voilà un fauteuil bien antique, il semble un débris d'un autre âge. Pourquoi est-il là ?

— Si vous me promettez de ne pas la redire, je vais vous raconter sa petite histoire.

Ecouter, c'est promettre je crois... et j'écoutais tout comme vous, mes neveux.

La bonne petite sœur poursuivit :

"En 18... quand Mlle C. et ses trois compagnes, jetèrent, ici-même, les assises de notre Institut, elles étaient bien pauvres. Tout le jour, elles travaillaient péniblement pour gagner leur repas du soir. Ici même elles cousaient, brodaient, en priant Marie ; souvent elles faisaient alterner le chant des hymnes sacrées avec la récitation du chapelet. Elles suppléaient ainsi à la psalmodie de l'office

divin qu'elles ne pouvaient réciter au cœur.

"Un soir, comme elles travaillaient en silence à je ne sais quel ornement sacré, notre Mère eut un ravissement.

"Que s'était-il passé son âme pendant la récitation du rosaire ? Nul ne le sait. Mais ce que nos sœurs ont entendu, ce qu'elles ont vu alors, je vais vous le raconter.

"Là, tout près, sur une petite table qui tenait lieu d'autel, à côté du crucifix, était une petite statue de la Sainte-Vierge.

— "O Vierge ! dit-elle à coup notre Mère, à notre âge, que faisiez-vous pour votre Divin Epoux ?"

"Et sa prière se fait ardente. Son âme s'exalte, et soudain, d'une voix ravissante qu'on ne lui connaissait pas, elle entonne l'"Ave Maris Stella". En chœur, les sœurs tout émues, reprennent, et quand la strophe est achevée, ô merveille ! des voix célestes font écho, et des troupes angéliques chantent :

Ave Maris Stella.

.....

Ave semper virgo...

Ave coeli porta...

"Et pendant ce céleste concert, apparaît au milieu de la salle la Vierge elle-même ainsi acclamée...

"Elle est "toute jeune et toute belle" comme la rose frêle, délicate et embaumée, éclose au sourire de l'aube ; belle comme le lys virginal, encore perlé et humide du baiser de la nuit, resplendissant sous le premier rayon matinal ; "toute jeune, toute belle". C'est la Vierge du Temple, l'Epouse choisie de l'Esprit-Saint. La lumière de Dieu, voilée par l'ombre de notre humaine nature, éclaire son front d'une splendeur adoucie, que nul art humain ne réussira jamais à reproduire. C'est "l'Astre du Matin", la "Rose mystique..."

"Elle prend place sur le petit fauteuil au milieu des sœurs ravies jusqu'à l'extase.

# PAGES DES ENFANTS

“Dans sa main est l'aiguille, à son doigt, un dé d'argent, sur ses genoux un petit vêtement de lin, à ses pieds une gracieuse corbeille, où sont de jolis petits fuseaux de fil aux mille couleurs, des étuis en bois de rose, une pelote en satin garnie d'épingles d'or et d'argent, et une paire de ciseaux aux lames ouvragées: tout cela, dit-on, avait été donné par Saint Joseph... précieux cadeau des virginales fiançailles...”

“Et la Vierge est là qui travaille, doucement appliquée, pour son Dieu. Les anges chantent ses louanges:

Elle est Mère de Dieu!  
Elle est Reine....  
Elle est Vierge....

“Là, comme au Temple jadis, elle travaille avec recueillement. Tout à coup, l'aiguille dans le pli demeure, et le point reste inachevé; ses lèvres s'ouvrent pour un chant divin...”

“Alors les anges font silence: seules les suaves symphonies des musiciens célestes accompagnent son chant, doux comme le zéphir, suave et tendre comme la voix d'une mère. Oh! de la plus divine des mères. Pour la centième fois peut-être, Marie, la Vierge d'Israël, entonne son cantique ineffable de reconnaissance, d'amour, de félicité: “Mon âme glorifie le Seigneur.”

“Et pendant que les anges répètent ce chant de leur Reine, Elle travaille pour son Dieu, son fils, “le fruit béni de ses entrailles”...”

“Combien dura l'extase?... Je ne sais... Mais, Monsieur, depuis ce jour, c'est la petite statue de la Vierge, si jeune, si belle, que vous voyez là-bas, qui préside nos travaux: et ja, mais personne n'a osé occuper “le fauteuil”. Ne le trouvez-vous pas digne de la place d'honneur?”

Heureux mortel! je savais la légende du “fauteuil de la Vierge”.

S'il vous arrive, quelque jour, de

visiter le vieux couvent de X, je vous souhaite pour guide la bonne sœur M... de la N... Je suis certain que vous reviendrez contents. Elle, vraiment, sait intéresser en racontant cette légende “vraie”.

En attendant, petits, n'oubliez pas la condition, et gardez avec moi le secret.

C. D.

## Jeux d'Esprit

### CHARADE

Que de gens mon premier après lui fait courir!

Toujours dans une étoffe on trouve mon deuxième.

Au bout de mon troisième, amies, il faut mourir.

Devant mon tout, l'Anglais proféra maint blasphème.

### LEGENDE

Quel est l'humble arbuste qui, selon la légende, a le pouvoir de préserver des bêtes venimeuses, et quel est le saint d'Irlande qui se servit de ces branches pour précipiter tous les reptiles de l'île dans la mer?

## Réponses à Jeux d'Esprit

### PROVERBE

Avec l'initiale des contraires des mots suivants, former un proverbe de cinq mots :

Réponse — Inutile — Lac — Ennemi — Palme — Frane — Abaisser — Méchant — Utile — Rechercher — Avouer — Mécontent — Aimer — Debout — Rien — Réalité — Plaisir — Laid — Mobile — Mépris — Oui.

Réponse: Qui aime bien, châtie bien.

Ont répondu: — Jules V., Adrienne et Lucrèce, L. Antoinette Lalonde, Josette St-J., Justin Merleau, Marie-Louise Picard, Lucette O., Bélanger, J. Longtin, Amédée Va-

lin, Thérèse L'Heureux, Annette Martin, Eva et Camille Damour.

Quel est le roi de France qui, entendant la lecture de la Passion, s'écria :

—Que n'étais-je là avec mes Francs pour le venger!

Réponse: Clovis à Saint-Rémy.

Ont répondu: Antoinette Lalonde, Justin Merleau, Marie-Louise Picard, Aimé Pouliot, Amanda Tardivel, Isabelle Olivier, Corinne Desjardins, Lévis; Joseph Arsenault, St-Anselme, Loulou Bélanger, Juliette Longtin.

## Petite Poste en Famille

**MALADROITE.** — Je ne connais guère de remède pour enrayer cette propension malheureuse, chère nièce. Il est bien désolant pour toi, je le comprends, de ne pouvoir prendre aucun objet dans ta main sans qu'il ne t'échappe. Je crois que le moyen de tempérer ce défaut serait d'essayer d'un peu de réflexion, faire les choses doucement, et réprimer tout mouvement précipité. C'est un bon moyen pour corriger ces mouvements nerveux. S'il t'arrive d'y manquer, impose-toi une pénitence, et... recommence jusqu'à ce qu'il y ait amélioration.

**GARDENIA.** — On dit que se laver le visage avec un peu d'eau de guimauve est très efficace pour les boutons, mais je te conseillerais de consulter un médecin à ce propos, ces choses provenant d'une cause plutôt intérieure qu'extérieure.

**VANITEUSE.** — A ton âge, petite nièce, on ne porte pas de bijoux encore moins de bagues, tout au plus en porter une petite, délicate et qui n'a pas l'air d'être là pour la montre et pour attirer l'attention.

Tante Ninette.

FEUILLETON

## - AU BUT -

Par MARIE THIÉRY.

( suite )

En face d'elle, un miroir reflétait son visage brusquement blémi. Mais Mme de Givore ne levait pas les yeux; fixant obstinément une fleur du tapis; elle répétait: "Quelle aberration... Quelle aberration!"

Puis elle se tut, plongée dans la désolation de ses pensées. On n'entendait plus que le cliquetis de ses lourdes breloques avec lesquelles, distraitemment, jouaient ses doigts nerveux. Camille se disait:

"Il vient ici pour Marcelle... pour Marcelle... Il veut l'épouser... Il l'aime.

Elle s'étonnait de ne l'avoir pas dès le premier jour deviné, se souvenant que Jacques lui parlait presque incessamment de Marcelle. Et cela ne l'avait point éclairée! Elle se sentait heureuse quand M. d'Altone se rapprochait et s'isolait avec elle dans un entretien plus intime. Comment donc a-t-elle pu être à ce point aveuglée! Folle! folle!

Elle s'étonne d'être la même qu'il y a un instant, l'instant qui a précédé la révélation de l'amour de Jacques pour une autre; rien ne paraît changé; l'ombre du marronnier danse toujours dans le petit jardin et le soleil frappant les murs voilés de lierre, y allume des luisances de jeune verdure.

Lentement, Camille ramène ses yeux sur la peinture commencée. Elle ne la finira point, elle la conservera toujours, toujours, telle qu'elle est là, inachevée comme demeurera toujours inachevé son rêve.

De nouveau s'élève la voix agitée de la comtesse.

— Je puis compter sur toi, n'est-ce pas, pour chapitrer ta cousine?

Parce qu'elle se sent étouffer un peu,

Camille, pour mieux respirer, se redresse. Ses yeux rencontrent le clair regard de l'aïeule préférée.

— Oui, ma tante, je vous le promets.

Sa voix n'a pas tremblé; elle continue à fixer le doux visage de celle qui jusqu'à la mort a souri et une fierté lui vient de n'être point, peut-être, tout à fait indigné d'elle.

— Tu peux beaucoup, poursuivit Mme de Givore. Surtout, ne dis pas à ta cousine que je t'ai chargée de la convaincre... Aiè l'air de donner ton opinion. D'ailleurs, tu connais M. d'Altone, tu as pu l'apprécier. C'est un homme de valeur, d'une intelligence cultivée, très artiste et sérieux pour son âge. Il a douze ans de plus que ta cousine: c'est une bonne différence et il paraît beaucoup plus jeune. Si son père ne s'était pas marié, il aurait eu plus tard une grosse fortune... Enfin, la naissance d'un frère lui a donné l'occasion de montrer son désintéressement. Il est impossible d'être meilleur qu'il ne l'est pour cet enfant; sa belle-mère lui en est, du reste, très reconnaissante et, la première fait son éloge, ce qui est assez rare. Quant au père, c'est le type du gentilhomme d'autrefois: grand seigneur jusqu'au bout des ongles. Une famille charmante, je te dis, dans laquelle toute mère serait heureuse de voir entrer sa fille... Va rejoindre Marcelle, je t'en prie, ma chère petite! Prends comme prétexte ta curiosité d'apprendre ce que je voulais d'elle. Elle se confessa sans se faire prier, j'en suis sûre. Tâche d'être éloquente.

— Je vous le promets, redit la jeune fille.

Camille trouva sa cousine en larmes et il lui suffit d'une simple question pour déchaîner les confidences

qu'elle denait provoquer. Ainsi qu'elle l'avait promis à sa tante, elle plaida pour Jacques. Elle parlait simplement, s'efforçant de demeurer calme. En l'écoutant, Marcelle s'apaisa, mais son regard se fit dur.

— Pourquoi te mets-tu contre moi? Pourquoi veux-tu me pousser à épouser M. d'Altone, que je n'aime pas, alors que j'aime... un autre?

— Es-tu sûre de l'aimer?

— Je trouve ta question étrange... Je ne crois pas qu'on puisse là-dessus se tromper.

— On peut tromper les autres.

— Que veux-tu dire, Camille?

— M. Nessyer est peut-être, lui, moins épris de toi qu'il ne... que tu ne le crois, enfin.

Elle s'attendait à provoquer un éclat de colère, Marcelle n'eut qu'un haussement d'épaules dédaigneux.

— Oh! dit-elle, je sais ce que tu veux insinuer: c'est à mon argent qu'en veut M. Nessyer. Ma chère, maman elle-même ne convenait tout à l'heure, ma dot n'a rien d'éblouissant; un homme intéressé en pourra trouver toujours une plus belle.

— Ce n'est pas sûr! En tout cas, trouver et obtenir sont deux.

— Camille!... Tu veux me faire de la peine, toi? Je ne te reconnais plus... Ce n'est pas de ta propre inspiration que tu parles ainsi: maman t'a chargée de me sermoner.

— Je te dis ce que je pense.

— Oui, parce que maman t'a priée de me le dire... N'essaie pas de mentir, tu ne saurais pas! Dès l'instant où tu es entrée dans ma chambre, j'ai vu, à ton air, que tu savais déjà ce que tu venais me demander de t'apprendre; mais supposant que la version de maman ne serait pas tout à fait la mienne, j'ai tenu à te mieux expliquer ce que je veux. Je ne compare pas M. d'Altone et M. Nessyer; peu m'importe que l'un soit riche et descende d'une vieille famille et que l'autre soit pauvre et de naissance obscure. Il est juste que maman s'arrête à ces choses: c'est son droit — son devoir, si tu veux. Elle voudrait assurer mon avenir par toutes les chances de bonheur possibles. Je penserais comme elle si je ne connaissais ni Jacques, ni Georges. Mais je les connais: l'un a gagné ma sympathie; à tort ou à raison, il a su me plaire... Dès lors, une simple hésita-

tion de ma part serait une chose vile et basse. Comment ! pour de l'argent, pour un nom, je mentirais à mes sentiments !... mais j'aurais honte de moi-même !

Elle parlait avec calme, évidemment sincère et résolue. Et Camille se rappela une pensée de Joubert : "La plus dangereuse des folies est celle qui peut prendre les apparences de la raison."

## IV

Dans l'hôtel de la rue Saint-Guillaume, les jours traînaient mornes et lourds. Résolument, Marcelle a déclaré sa volonté que rien, affirmativement, rien ne pourra changer.

— Je ne saurais, a répondu la comtesse, t'obliger à épouser Jacques, puisque tu es assez déraisonnable pour ne point l'accepter ; mais quant à me donner un Georges Nessyer pour gendre, tu peux y renoncer. Moi non plus, rien ne me fera changer.

— Je ne me marierai jamais.

— A ta guise !

Depuis cette scène, personne n'aborde plus le brûlant sujet. Mme de Givore se retranche dans un silence triste et n'adresse la parole à sa fille qu'en mots brefs. Marcelle affecte de ne point voir le mécontentement de sa mère ; elle s'efforce de montrer une liberté d'esprit que sa cousine, elle, ne peut feindre.

— C'est étrange, Camille. C'est moi que l'on rend malheureuse et c'est toi qui parais triste...

Camille de son mieux s'est défendue. Elle voudrait cacher ce qu'elle éprouve et se montrer forte ; elle sait mal commander son visage. Elle a beau sourire, l'ombre désolée reste au fond de ses yeux. Que Marcelle ait refusé M. d'Altone ne lui donne aucune joie : sa peine plutôt s'accroît de la peine de Jacques. Elle le plaint, désire qu'il soit heureux. Puisqu'il veut épouser Marcelle qu'il l'épouse. Camille ne le perdra pas davantage. Il a été séparé d'elle par d'infranchissables barrières du moment qu'elle a su qui il aimait.

Mme de Givore se demandait ce qu'il lui faudrait dire ou faire pour éloigner Georges Nessyer sans que, sa fatuité aidant, il soupçonnât que Marcelle l'ayant remarqué, on voulait la défendre de lui. Rien d'irréparable encore n'existait, la jeune fille affirmant que l'écrivain atten-

dait, pour oser avouer son désir, d'y être un peu encouragé. Cet encouragement, Mme de Givore était bien certaine d'éviter soigneusement de la donner. Elle se sentait moins sûre de la prudence de Marcelle. L'appareille soumission de sa fille ne la rassurait qu'à demi ; elle connaissait son entêtement, que la trop grande faiblesse de sa mère avait laissé croître à plaisir. Pour la première fois, Mme de Givore lui résistait. Bien qu'absolument décidée à persister dans sa volonté, elle en éprouvait un peu d'effarement, la frayeur de céder quelque jour à des larmes, à des prières tendres, à tout ce que savait employer l'enfant gâtée pour arriver à ses fins. Il convenait de s'abriter contre une surprise possible, de se garder des travaux d'approche de l'ennemi.

Al'hôtel de la rue Saint-Guillaume, on recevait le samedi ; le premier qui suivit ce que Marcelle, essayant de railler, appelait "la grande scène", ne donna point d'inquiétudes à la comtesse. Nessyer s'étant présenté la semaine précédente, on ne risquait pas de le voir ce jour-là ; le prochain samedi, Mme de Givore ferait condamner sa porte. Ensuite on aviserait.

Comme par un fait exprès, ce jour-là Mme de Givore n'entendit parler que de ce terrible Georges. Il venait de faire paraître un volume nouveau : "Magda", roman triste où la vie était peinte sous des couleurs désespérantes.

On savait l'auteur bien accueilli dans la maison ; la critique de son livre paraissait un sujet tout indiqué, mais dont on abusait un peu, critique généralement élogieuse. Le style, disait-on, est plus ferme, les caractères sont plus réels que dans les précédents ouvrages de Nessyer. Son pessimisme seul déplaisait ; beaucoup le jugeaient outré et s'étonnaient que ce jeune homme, à qui la vie semblait si bien sourire, l'éprouvât sincèrement.

— Peut-être, dit la comtesse, n'est-ce qu'un jeu d'esprit. M. Nessyer mène, je crois, une existence très joyeuse qu'il ne semble pas mépriser.

Il y avait là un académicien austère qui, depuis son admission dans la docte assemblée, ne publiait que de nouvelles éditions de ses ouvrages de

jeunesse, sans cesse revus et corrigés. Il dit son regret de voir le réel talent du jeune auteur se gâcher en des besognes trop rapides et le blâma de mener une vie dissipée. Il faut aux écrivains, dit-il, un recueillement heureux pour mûrir leurs œuvres.

L'auteur de "Magda," au gré de l'académicien, ne donnerait la mesure de son génie que plus tard, lorsque marié, père de famille, il connaîtrait l'envers sérieux des choses et les devoirs du bonheur.

— Car le bonheur a des devoirs, madame, et il cesse d'exister dès qu'il les enfreint.

La comtesse approuva volontiers. Elle désirait avec ardeur changer de sujet :

Marcelle en ce moment s'empresait à servir une tasse de thé au "cher maître", avec des petits soins dévoués qui se multipliaient, se prolongeaient et dureraient, la chose était certaine, tant qu'il serait question de Nessyer.

Dans le salon jaune, Camille, entourée de jeunesse, essayait de s'étourdir à la gaieté des autres.

Au coup de timbre annonçant de nouveaux visiteurs, la comtesse se crut sauvée ; une diversion allait s'imposer. Le sourire aux lèvres elle attendit, prête à l'accueil.

Le maître d'hôtel souleva la portière de soie fleurie et annonça : "M. Nessyer."

— Arrivez vite !

— On parlait de vous !...

— Talentueux auteur !...

— Triomphateur heureux !...

Parmi toutes les phrases gaiement aimables dont on saluait le jeune homme, le bref et très sec : "Bonjour Monsieur" de la comtesse se perdit.

Georges cependant, sourd et aveugle pour tous tant qu'il n'avait pas salué la maîtresse de maison, les yeux fixés sur elle dès l'entrée, vint à la comtesse, effleura de ses lèvres la main qu'à regret on lui tendait, donna un shake-hand à Marcelle, dont le visage s'illumina et, alors seulement, répondit à chacun.

Il revint vite à Mme de Givore, s'excusa de son indiscretion à se présenter de nouveau, si rapidement, rue Saint-Guillaume. Il voulait se donner le plaisir d'apporter lui-même un exemplaire de "Magda". On le remercia poliment. Marcelle, impatientée, proposa :

— Venez prendre le thé avec nous là-bas, Monsieur Nessyer.

Cette invitation si prompte était un manque de correction qui acheva d'inquiéter Mme de Givre. Cette petite était bien capable de se compromettre par un coup d'audace. A tout prix il fallait éviter qu'elle pût parler à Georges — la comtesse n'avait pas le choix des moyens.

A l'instant résolue, elle se fit très aimable :

— Du tout ! ne nous enlève pas M. Nessyer... laissez-nous le temps de le complimenter sur son nouveau triomphe. Voyons, Monsieur Nessyer, en attendant que je le lise, en deux mots, dites-nous le sujet de votre roman.

— Mon Dieu, Madame, c'est assez difficile à raconter... ici.

Son regard souriant désignait Marcelle.

— Bien. Ce n'est pas pour les petites filles...

Audacieuse, Marcelle demanda :

— Quand écrirez-vous quelque chose pour moi ?

— Très vite, peut-être !

Une jeune femme brune de peau, avec des yeux mourants et des ban-

### DOIS-JE M'ASSURER ?

Ne nous le dit-on pas assez souvent, ne nous le dit-on pas assez souvent que les femmes n'ont pas d'initiative et que les meilleures mères, les épouses les plus dévouées ne sont, quand même, que de très mauvaises femmes d'affaires.

Qu'est-ce en somme, qu'une femme d'affaires ? Est-ce celle qui s'occupe des affaires des autres ? Non, très certainement, mais, c'est celle qui s'occupe des siennes, et, combien savent le faire ? Hélas ! ce n'est malheureusement que trop vrai, il y en a bien peu, car, les femmes, en général, dédaignent de s'en occuper. Elles croient que cela regarde entièrement les hommes, et, négligent ainsi, de gaieté de cœur, leur propre intérêt.

Ainsi, à propos d'assurances, quelle est la femme qui pense à se faire assurer ? Et cependant, c'est le contraire que l'on devrait se demander tant la chose, paraît essentielle au point de vue du jugement.

"Dois-je m'assurer ?" Voilà la question que doit se poser toute femme, et à laquelle elle devrait consacrer de la réflexion.

Pourquoi ne s'adresserait-elle pas à une compagnie d'assurances, à la Sauvegarde, par exemple, et ne lui demanderait-elle pas tous les renseignements et informations dont elle a besoin ? La Sauvegarde, 7, Place d'Armes, est une raison d'assurances qui s'occupe plus spécialement des femmes et qui offre les conditions d'assurances les meilleures possible et aux taux les plus raisonnables.

⑤ 323 Lady Business.

95 43 MK

deux d'esthète, Mme Givreuse-Parelles, protesta. Elle jugeait affadissant, pour un auteur de talent, d'écrire des livres niais à l'usage de la jeunesse.

On se récria. L'académicien se plut à constater qu'une pléiade de jeunes auteurs se levait qui semblait comprendre que l'on peut écrire un livre profond, intéressant, plein de vie et de vérité, qui fût cependant un livre honnête.

— M. Nessyer, dit la dame aux grands bandeaux, a un talent très souple et souvent différent de lui-même ; sa prose est décevante, sa poésie idyllique.

— Je n'écris plus de vers, répondit Georges. Ceux que, de temps à autre, reproduisent les revues, sont pris dans un recueil que je publiai voici

bien des années. Ce fut un essai malheureux... Personne ne voulait aider ce petit livre à sortir de l'ombre ; il fallut, pour que l'on sût son existence, que son auteur se fit connaître par des nouvelles et des romans. Mes vers n'ont du succès que depuis que j'écris en prose.

Marcelle demanda :

— Dites-nous quelque chose... j'aime les vers.

Il s'en défendit. Alors, Mme Givreuse-Parelles proposa :

— Voulez-vous que je vous en dise, moi ? J'en sais par cœur..., monsieur Nessyer, êtes-vous heureux et fier ?

(A suivre)



## Aux Chères Lectrices de ce Journal

La lettre que nous publions ci dessous, en dira plus long que toutes nos recommandations au sujet de ce qui doit préoccuper la santé des mères de familles, des jeunes femmes anémiques, débilitées et très souvent Neura-théniques.

Voici une preuve vivante de toutes les propriétés que possède notre vin :

Montréal, 27 février 1907.

M. Motard, Fils & Sénécal, d'oppositaires du Vin Phosphate au Quinquina d'Oka, MESSIEURS.

Après un essai de votre vin des R. P. P. Trappistes d'Oka, je suis heureuse de vous dire que j'en ai éprouvé un mieux sensible. J'ai élevé une nombreuse famille, et mes forces s'en étaient allées et m'avaient laissé dans la plus grande faiblesse ; j'ai commen-é à prendre de votre Vin Phosphate au Quinquina, et immédiatement j'en ai ressenti un bien-être qui m'a vraiment surpris. Mes forces sont bien revenues, et c'est avec beaucoup de plaisir, que je me fais un devoir de le recommander à toutes les mères de famille, aux-que-les votre vin fera grand bien.

Votre reconnaissante, Mme CH. LAPIERRE  
652 rue Wolfe, Montréal.

## LE VIN PHOSPHATE AU QUINQUINA DES RR. PP. TRAPPISTES d'Oka

est le seul remède reconnu contenant les principes vitaux redonnant, la vigueur, la Force, la Santé.

En vente partout,

Se défier des imitations

Seuls dépositaires pour le Canada 5 PLACE ROYALE, MONTREAL  
MOTARD, FILS & SENECAL

Aux Etats-Unis : Rouse's Point Provinces N.O. CalAibtagary,